

Portrait d'Albert Jugon. Gueule cassée de la Grande Guerre

Portrait of Albert Jugon, "Gueule cassée" of the Great War

Sophie Delaporte

Université de Picardie

RESUME

Notre travail propose de suivre l'itinéraire d'une gueule cassée de la Grande Guerre, Albert Jugon. En effet, ce dernier apparaît emblématique de la violence nouvelle faite aux corps sur le champ de bataille entre 1914 et 1918. Nous nous intéressons à la personnalité d'Albert Jugon avant sa blessure, à l'atteinte elle-même avant d'envisager du point de vue du patient la reconstruction de son visage mais aussi sa reconstruction intime et sociale. En ce sens, l'impact de la défiguration apparaît très important notamment d'un point de vue psychologique au point qu'il ait participé de manière très active- il est l'un des pères fondateurs- à la création de l'association l'Union des blessés de la face, première association fondée en fonction de la nature de la blessure, dans l'immédiat après guerre, en 1921.

MOTS CLES: gueule cassée, défiguration, Première Guerre mondiale, reconstruction chirurgicale et sociale.

ABSTRACT

Our proposal is to follow the route of a "gueule cassée" of the Great War, Albert Jugon, emblem of the new violence against the bodies on the battlefield between 1914 and 1918. We are interested in the personality of Jugon before being injured, the impact itself, then address later -from the point of view of the patient- his face reconstruction but also his intimate and social reconstruction. In this sense, the impact of disfigurement is very important, especially from a

psychological point of view, to the point of participating very actively –he was one of the founders- in the creation of the Organisation of “Gueule Cassées”, first association founded related to these wounds in 1921, immediately after the war.

KEY WORDS: “gueule cassée”, Disfigurement, World War I, social and surgical reconstruction

Je vous propose de suivre l’itinéraire d’une gueule cassée de la Grande Guerre, Albert Jugon. En effet, ce dernier apparaît emblématique de la violence nouvelle infligée aux corps sur les champs de bataille du Premier XXe siècle. Blessé en septembre 1914, à Ville-sur-Tourbe, Albert Jugon est hospitalisé pendant toute la durée de la guerre avant de revenir à la vie civile au début de l’année 1920 et de construire une sociabilité entre défigurés de guerre, à travers la mise en place de l’association l’Union des blessés de la face.

Deux axes sont envisagés ici : le premier s’intéresse à la vie avant l’atteinte, à l’expérience combattante, à l’atteinte et à sa prise en charge immédiate ; le second se rapporte à la reconstruction, celle du visage et celle du lien social, en s’arrêtant sur l’impact de l’atteinte dans la relation à autrui, le cercle intime et le cercle anonyme.

I. L’ATTEINTE

ALBERT JUGON, UN SURVIVANT DES PREMIERS COMBATS

On ne dispose que de très peu d’éléments sur Albert Jugon avant sa blessure et sa mobilisation dans la guerre. Il est âgé de 24 ans en 1914, né le 3 octobre 1890 à Montreuil-sur-Ille, dans l’Ille-et-Vilaine, dans une famille de huit enfants, quatre sœurs aînées et quatre garçons, Albert se situant en deuxième position, derrière son frère Henri. Sur son enfance, sa fille Alice rapporte qu’il aidait son père tisserand, qu’il était bon élève à l’école (classé 3^e du canton au certificat d’études) mais qu’à cette époque, « on allait garder les vaches et faire les travaux de la terre¹ ». A la veille de la guerre, il occupait un emploi d’auxiliaire dans une banque à Paris. Il était célibataire mais avait une « petite amie ».

¹ Lettre d’Alice Jugon à l’association UBF.

Mobilisé en août 1914 dans le 1^{er} régiment d'Infanterie coloniale, il sert sur le front comme « caporal », jusqu'à sa blessure reçue le 16 septembre 1914, quelques semaines seulement après le début du conflit. Si le temps de la vie d'Albert Jugon consacré à la guerre apparaît court, une trentaine de jours, il est permis de le considérer comme un survivant. En effet, Jugon participe des combats les plus meurtriers de toute la guerre, ceux de la fin août à Rossignol dans les Ardennes belges et ceux de la Marne.



Source : Albert Jugon photographié en 1911 lors de son incorporation dans le 155^e RI.
Archives privées de la famille Tranier-Jugon.

A la mobilisation le 1^{er} août 1914, son régiment comptait 3.295 hommes répartis en trois bataillons. Au sortir des combats de Rossignol, ils étaient moins de 200 en état de combattre². Le parcours individuel d'Albert Jugon dans la guerre se confond ainsi avec celui de son régiment.

Les premiers contacts avec l'ennemi interviennent le samedi 22 août 1914 avec les combats autour du village de Rossignol en Belgique qui marquent la véritable entrée en guerre de Jugon. Il a été placé avec son régiment à l'épicentre des combats les plus meurtriers de toute la guerre, « le jour le plus sanglant de l'histoire militaire de France³ », a écrit l'historien Henry Contamine. Il ne s'agit

² Le 1^{er} régiment d'infanterie coloniale (RIC) ainsi que le 2^e RIC composaient la 1^{ère} brigade de la 3^e DIC. Le 1^{er} RIC comptait 3295 hommes et le 2^e RIC 3395. Voir Histoire médico-chirurgicale de la 3^e DIC, carton 3038, ASSA.

³ Henry Contamine, *La victoire de Marne, 9 septembre 1914*, Paris, Gallimard, 1970, 460 p., cité p.120.

pas ici de reconstituer la bataille mais de tenter d'y apercevoir Albert Jugon. Les combats s'engagent dès l'aube, à 6h30 du matin, pour ne s'achever qu'en fin de journée. Pendant plus de douze heures, le régiment de Jugon combat avant d'être contraint de se retirer du champ de bataille. Dans le registre matricule d'Albert Jugon, il est mentionné sa « brillante conduite au combat de Rossignol, s'étant signalé par son énergie et sa bravoure au combat du 22 août 1914 où, coupé des lignes françaises, il a réussi à rejoindre son corps en traversant les lignes ennemies⁴ ». En effet, les premiers combats affectent sévèrement les effectifs et les désorganisent par la perte de nombreux officiers.

Je ne rentrerai pas ici dans le détail de ces combats. Retenons qu'en dépit des échecs successifs, des pertes massives déjà enregistrées, les officiers n'ont pas renoncé à l'idée d'offensive, continuant à porter au-devant de l'ennemi leurs hommes. Le commandement ne s'est résigné à la retraite que très tardivement, espérant toujours l'arrivée de renforts ne venant pas. Épuisant les ressources humaines à sa disposition, il a maintenu jusqu'au bout, l'idée de l'offensive/ de l'attaque. L'agonie de son régiment se poursuit jusqu'à 18h-18heures³⁰.

Si le drapeau du régiment de Jugon est enterré pour ne pas être abandonné à l'ennemi, ce n'est pas le cas d'un général, de trois colonels, d'une centaine d'officiers et de plus de 2800 hommes, tués, disparus et aussi un grand nombre de blessés tombés aux mains de l'ennemi. Pour l'ensemble de la 3^e Division d'infanterie coloniale, les pertes s'élèvent à plus de 10.000 hommes⁵ sur un effectif total estimé à l'entrée en guerre à 15.000, pour cette seule et folle journée du 22 août à Rossignol.

A la faveur de la nuit, profitant de l'obscurité, Jugon parvient avec d'autres détachements à franchir les avant-postes allemands et par une marche très pénible au travers de la forêt de Bellefontaine, à rejoindre le lendemain vers 3h du matin les avant-postes du 2^e corps d'armée puis le quartier-général à Alizy, où ils arrivent le 24 au soir, soit plus de trente-six heures après le déclenchement des combats. Ils ne sont que quelques centaines d'hommes répartis en petits groupes à avoir pu échapper ainsi à la captivité.

Sans repos et après deux jours de combats intenses, les hommes du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale sont contraints à de nouvelles marches, toujours placés sous la menace de l'ennemi, soumis à une tension constante. Toujours sous de

⁴ Registre matricule, AD d'Ille-et-Villaine.

⁵ « Histoire médico-chirurgicale de la 3^e division d'infanterie coloniale du 2 août 1914 à mars 1916 », carton 3038, ASSA.

fortes chaleurs, le régiment poursuit à pieds sa retraite. Le 6 septembre s'engage la bataille de la Marne où le 1^{er} régiment colonial reçoit pour mission de garder les passages du canal. Il repousse ainsi « les attaques de l'ennemi mais il semble que les combats les plus violents aient été menés au moment de l'attaque du village d'Ecranès même si les termes des combats n'apparaissent pas mentionnés avec précision.

L'après bataille de la Marne consacre la reprise du dogme de l'offensive. Les 11 et 12 septembre, le régiment de Jugon chasse l'ennemi jusqu'à Saint-Mars-sur-le-Mont, puis se dirigent vers les hauteurs d'Augers avant d'installer un cantonnement à Braux-Sainte-Cohière, le 13 septembre. Le lendemain, le régiment d'Albert Jugon marche vers Berzieux, près de Ville-sur-Tourbe où l'ennemi y a arrêté sa retraite. Dans la nuit du 14 au 15 septembre, il reçoit l'ordre d'occuper la lisière nord de la ville puis le lendemain, le 15, d'appuyer l'attaque du 2^e régiment sur la ferme de Touanges-Cernay. Les compagnies s'y « accrochent et tiennent malgré l'intensité du feu de l'ennemi⁶». Les pertes sont « énormes, tous les officiers sauf un, sont mis hors de combat⁷», signale le rédacteur du journal de marche du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale.

Le journal de marche s'interrompt à cette date du 15 septembre. Il n'est rien noté pour la journée du lendemain, le 16, jour de la blessure d'Albert Jugon. Le journal ne reprend qu'avec l'entrée du 1^{er} RIC dans la bataille des Dardanelles, en mai 1915⁸. Après les combats des 14-15 septembre, la 3^e DIC s'est fixée à Ville-sur-Tourbe, au Bois de Ville et au Bois d'Hausy. Elle ne quitte le front de Champagne qu'à la fin mai 1915⁹.

L'ATTEINTE

Les circonstances de la blessure d'Albert Jugon, il est indiqué dans son registre matriculaire : « Blessé grièvement le 16 septembre en conduisant une patrouille à proximité des lignes allemandes avec beaucoup de décision¹⁰». Sur les circonstances de sa blessure, il a rapporté à ses proches qu'il se trouvait agenouillé sur le champ de bataille, tentant d'aider ses camarades blessés. Tout près se tenaient des Allemands. Il confiait avoir vu celui qui le visait avec son

⁶ JMO du 1^{er} RIC, cote SHAT 26N863, cahier 1, mai 1915.

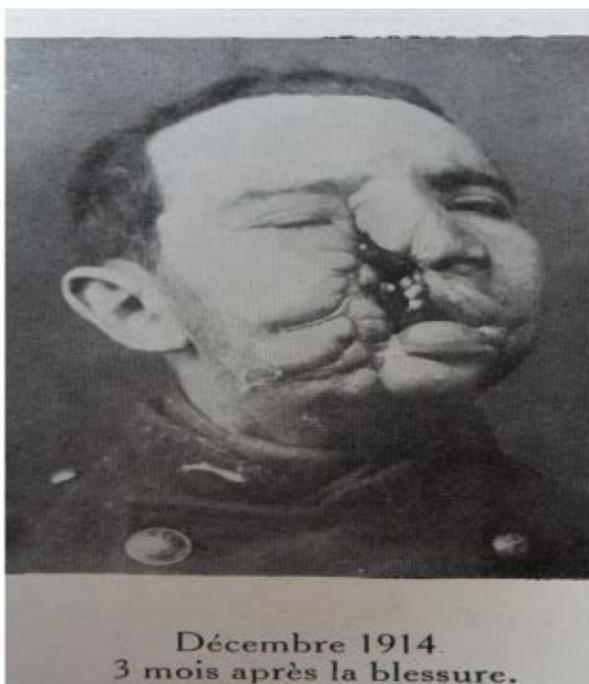
⁷ Ibidem.

⁸ JMO du 1^{er} RIC, cote SHAT 26N863, cahier 1, mai 1915.

⁹ « Histoire médico-chirurgicale de la 3^e DIC », carton 3038, ASSA.

¹⁰ Registre matricule, AD.

fusil. La position du corps de Jugon, la tête légèrement inclinée en avant, expliquerait la trajectoire de la balle reçue en plein visage. Les indications notées dans le registre matricule confirment l'atteinte par balle : « Plaie contuse de la face, branche du nez, perte de l'œil droit par balle¹¹ ». Dans une lettre adressée à son frère, Albert joint une photographie de l'état de sa blessure en décembre 1914, qu'il décrit méticuleusement, ne lui restant du « maxillaire supérieur, trois dents molaires, deux à gauche et une côté droit. La langue ayant été sectionnée par la blessure avait repris chair avec le plancher de la bouche¹² ». Dans l'une des premières lettres adressées à son frère après sa blessure, en octobre 1914, il explique que la balle a emporté les deux mâchoires, la moitié du nez et du menton, posant sur lui-même ce constat : « Te dire si je suis mutilé, je ne puis plus causer et ne vois que d'un œil¹³ ».



Source : Georges Gelly, Appel en faveur d'un foyer pour les gueules cassées, Etampes, Editions d'Art de la Société régionale d'imprimerie et de publicité, 1926, imp. M. Dormann et Cerf réunies, 28 p..

¹¹ Registre matricule, AD.

¹² Lettre de décembre 1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

¹³ Lettre du 8 octobre 1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

Albert Jugon est revenu après la guerre sur le lieu de sa blessure, à Ville-sur-Tourbe, non sur celui de ses combats en Belgique, semblant ainsi établir une certaine hiérarchie dans son expérience de guerre. On y reviendra.

Son itinéraire sanitaire apparaît caractéristique des blessés de la Grande Guerre, en particulier celui des premières semaines du conflit, les plus meurtriers de toute la guerre.

Caractéristique par la difficulté à quitter le champ de bataille. Caractéristique parce que l'improvisation a dominé les modalités d'organisation et de prise en charge des blessés.

Il en va ainsi pour Albert Jugon dont l'atteinte a été très difficilement appréciée. Il a été abandonné sur le champ de bataille. Sur un bout de papier, Jugon aurait griffonné à l'aumônier venu lui donner l'absolution: « Emportez les autres, après seulement, si vous avez le temps, souvenez-vous que je suis ici ». Il a reçu l'absolution sur le champ de bataille, « il était préparé à mourir¹⁴ » confie sa fille citant les mémoires de l'aumônier de son régiment, ce dernier ayant même raconté « la mort exemplaire de Papa¹⁵ », ainsi rédigée : « Il voulait aussi recevoir la sainte hostie ; mais impossible de déposer quoi que ce soit dans ce chaos de chair et de sang. Il me pria d'écrire à sa mère, à sa fiancée, à son confesseur(...). Et il se prépara à partir pour le ciel¹⁶ ».

Le rapport à la mort de Jugon apparaît plus complexe à la lecture de sa correspondance avec son frère Henri. En effet, dans l'une d'elle, datée d'avril 1915, Albert confiait avoir accepté le fait de mourir en partant à la guerre. Déjà dans sa première lettre, il faisait part avec insistance de l'éventualité de rencontrer la mort. Il avouait « qu'à deux doigts de la mort, je ne regrettais pas la vie, en ayant fait le sacrifice au départ¹⁷ ». Quelques mois plus tard, en novembre 1915, il revient sur cette idée avouant sa « conviction d'y rester¹⁸ » au moment de son engagement dans le conflit mais surtout il rend compte de son attitude dans les combats, prenant tous les risques. Son goût du risque et de l'exposition à la mort interroge sur sa relation réelle à la mort, il écrit : « J'étais volontaire pour toutes les patrouilles ou reconnaissances et où il y avait du danger. C'est du reste dans une mission volontaire que je fus blessé et peu s'en fallut que je sois tué. Il eut peut-être mieux valu. Là je vis la mort de près, et consciemment, car je crois

¹⁴ Lettre d'Alice Jugon à l'association de l'UBF.

¹⁵ Lettre d'Alice Jugon à l'association de l'UBF.

¹⁶ Bull. de l'UBF spécial, mai 1959, hors série, p.20.

¹⁷ Lettre du 29 avril 1915, archives de la famille Tranier-Jugon..

¹⁸ Lettre de novembre 1915, archives de la famille Tranier-Jugon.

que ça y était et en était heureux. Je ne souffrais point et voyais arriver la mort froidement, seul, comme j'avais vécu¹⁹».

On ne relève pas de connotation héroïsante dans son récit. Jugon part à la guerre convaincu qu'il va y rester. Qu'il ait eu des prémonitions n'a rien d'exceptionnel mais qu'il se soit précipité au-devant de la mort de manière répétée intrigue.

L'itinéraire sanitaire de Jugon est fait de multiples étapes qui s'apparentent à un véritable chemin de croix comme il est indiqué dans son registre matricule. Comme de nombreux blessés, il est d'abord livré à lui-même. Il lui faut attendre l'obscurité pour tenter de quitter le champ de bataille sans éveiller l'attention de l'adversaire : « La nuit tombée, voyant qu'il était toujours en vie, Papa se leva, scruta les environs avec son œil et vit une voie ferrée toute proche. Il se dit que cette voie pourrait le conduire vers une gare. Il suivit donc cette voie pendant huit kilomètres. Il avait perdu beaucoup de sang et il a raconté que le sang faisait 'flic-flac' dans ses godillots. Lorsqu'il arriva à la gare, on put enfin lui porter secours²⁰».

Il survit au champ de bataille. « Après plusieurs transferts sur l'arrière », précise sa fille Alice, « il arriva à Bordeaux où les médecins et infirmières ne savaient pas comment soigner sa blessure²¹». Avant son arrivée à Bordeaux, Jugon est accueilli dans différentes formations sanitaires.

En dépit de ces différents changements, Albert Jugon affirme être « bien soigné » et s'étonne même d'avoir repris dix kilos au cours de son hospitalisation à Brienne.

A Bordeaux, il est évacué dans différents hôpitaux de la ville avant d'être finalement admis, début novembre 1914, dans le service d'ORL mis en place par le professeur Moure. Ce dernier soignait avant tout les affections strictement médicales telles que les angines, les laryngites, les otites ou les infections à la suite de blessures et de manière très marginales les plaies reçues au visage. Ce choix traduit l'inexpérience des premiers soignants qui l'ont dirigé vers une structure dont la spécialité leur semblait la plus appropriée pour réparer son visage, ignorant le service de chirurgie maxillo-faciale que le médecin Cavalié venait d'organiser à partir du 10 novembre 1914, soit quelques jours seulement

¹⁹ Lettre du 10 novembre 1915, archives de la famille Tranier-Jugon.

²⁰ Lettre d'Alice Jugon à l'UBF.

²¹ Ibidem.

après celui d'ORL dans la même ville²². Mais Albert Jugon pointe également du doigt dans l'une de ses lettres le manque d'entente entre les deux praticiens²³, mettant en avant la concurrence s'exerçant entre les deux disciplines chirurgicales, l'une déjà reconnue, l'autre en construction. Un choix lourd de conséquence.

II. LA RECONSTRUCTION

1. LA RECONSTRUCTION DU VISAGE

Albert Jugon, « Voilà un sujet très intéressant ».

Albert Jugon compte parmi les premiers blessés au visage de la Grande Guerre. Le caractère inédit de sa blessure semble avoir posé des difficultés aux soignants dans les modalités de sa prise en charge thérapeutique.

Albert Jugon est dirigé vers un service d'ORL, début décembre 1914, soit trois mois après l'atteinte reçue. Albert Jugon rapporte ainsi la première réaction des soignants venus l'observer, il écrit à son frère Henri en décembre 1914 : « Le docteur est content d'avoir un cas pareil à traiter et tous ses collègues ou gens de spécialités viennent me voir et la phrase : 'Voilà un sujet très intéressant' revient toujours. Intéressant plus pour lui que pour moi²⁴ ». Le caractère inédit de l'atteinte semble l'ériger en curiosité pour les médecins

On l'a dit, la durée de son hospitalisation a été extrêmement longue, il nous faut en comprendre les raisons. Le temps de la reconstruction se dessine en deux phases : une première qu'il passe à Bordeaux, à partir du 8 décembre 1914 et la seconde à Paris, dans le service de Morestin, installé au Val-de-Grâce, où il est évacué le 22 mai 1916, à sa demande. Il y reste jusqu'à la fin de la guerre et même au-delà, assurant un travail d'infirmier jusqu'au 29 janvier 1920, date de sa démobilisation.

²² A noter que ni les rapports de Moure ni ceux de Cavalié ne font référence à une prise en charge de Jugon. Alors que Cavalié consacrait un temps précieux à reproduire par le dessin les atteintes de ses patients. Dans un premier temps, le centre de « stomatologie et de prothèse maxillo-faciale » fonctionnait pour les 9^e, 11^e, 12^e, 16^e, 17^e et 18^e régions. Le premier rapport rend compte de l'activité menée depuis la création en novembre 1914 et décembre ainsi que janvier et février 1915. La mise en place de ce centre intervient après ceux créés à Paris (Chaptal et Val-de-Grâce) et à Lyon.

²³ Lettre du 14 juillet 1915, archives de la famille Tranier-Jugon.

²⁴ Lettre de décembre 1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

Jugon regrettait cependant que les chirurgiens à Bordeaux n'aient toujours pas tenté d'opération. Les retards constatés dans sa prise en charge ont des conséquences importantes notamment au niveau de l'ouverture de sa bouche, de la consolidation en mauvaise position de ses mâchoires, des cicatrices vicieuses barrant son visage et de la chair de sa langue sectionnée qui a repoussé, entravant ainsi le travail de mastication, de respiration et d'élocution.

En fait, les premières interventions sur le visage de Jugon relèvent du dentiste attaché au service ORL de Bordeaux. Ce dernier place dans sa bouche, en décembre 1914, deux appareils « un, dentaire reformateur de la gencive supérieure et un dans la gorge qui sera assez gênant²⁵».

Dans ses lettres, Albert Jugon ne cesse de dénoncer les retards pris dans son traitement en particulier le dentiste qui le laisse sans soins plusieurs mois. L'inertie du dentiste a également un impact sur le moral de Jugon évoquant à plusieurs reprises, dans sa correspondance le « cafard » qui l'anime. Son état dépressif trouve sa source dans son apparence qui ne se modifie pas du fait des retards pris dans sa reconstruction. A plusieurs reprises, il remet en cause l'idée de pouvoir « vivre normalement²⁶» même après les opérations. Il a tout à fait conscience d'être devenu par l'atteinte reçue un « être extraordinaire ». En novembre 1915, il affirmait : « Si je dois rester un être extraordinaire comme je le suis, c'est inutile de vivre, j'ai eu l'occasion de nombreuses fois de me rendre compte de l'impression que je fais sur les étrangers, impression qui oblige presque à rester enfermé. Je ne me formalise pas de tout ça, espérant que l'on réussira à ce que l'on veut, du reste il y a des artifices qui peuvent masquer, le cas contraire, et tout cela, je le vois froidement, c'est donc inutile de me dire que c'est une influence passagère de la démoralisation, car je n'ai jamais eu le moral aussi bon que maintenant²⁷».

L'accumulation de retards dans le travail du dentiste a considérablement ralenti la reconstruction proprement dite de son visage. Il lui faut attendre février 1915, soit cinq mois après l'atteinte reçue, pour que le chirurgien effectue la première intervention reconstructrice. Cette dernière apparaît importante puisqu'il s'agissait de « libérer la langue et de refracturer le maxillaire pour pouvoir aller chercher la langue²⁸».

²⁵ Lettre du 18.12.1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

²⁶ Lettre de novembre 1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

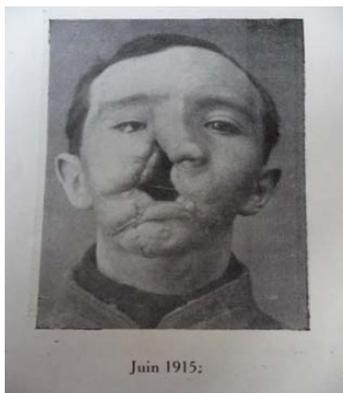
²⁷ Ibidem.

²⁸ Lettre du 29 avril 1915, archives de la famille Tranier-Jugon..

La durée de son hospitalisation s'explique également par le très grand nombre de patients à la charge de Moure, de l'ordre de plusieurs centaines, même si l'on compte parmi ces derniers assez peu de blessés au visage.

L'essentiel des opérations de Jugon portent sur sa langue, son œil droit et ses mâchoires. A l'œil, Jugon subit une énucléation, en novembre 15. Il écrit : « Je me suis fait sortir l'œil droit²⁹». Sur le résultat, il se montre peu entrain le trouvant « tout simplement ordinaire, c'est-à-dire bon », ajoutant : « Aujourd'hui on enlève un œil comme une dent³⁰».

L'opération semble avant tout avoir relevé de sa volonté et de son insistance auprès de Moure, et dominée par le souci d'éviter tout risque d'infection et aussi pour des raisons d'ordre pécuniaire, qu'il précise ainsi : « ça me procure un cas de réforme n°1, 500 à 600f de pension³¹». Pour combler le vide de son œil, Jugon accepte de porter un « œil de bois³²» dont l'effet lui paraît acceptable, écrivant à Henri, photographie à l'appui : « Mon œil artificiel bien que n'étant pas du tout de la taille convenable, ne jure pas trop, hein !³³»



Source : Georges Gelly, Appel en faveur d'un foyer pour les gueules cassées, Etampes , Editions d'Art de la Société régionale d'imprimerie et de publicité, 1926, imp. M. Dormann et Cerf réunies, 28 p.

²⁹ Lettre de novembre 1915, archives de la famille Tranier-Jugon.

³⁰ Lettre de novembre 1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

³¹ Lettre de décembre 1914, archives de la famille Tranier-Jugon.

³² Ibidem.

³³ Lettre de mars 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

L'autre partie importante de la réparation a trait à sa langue pour laquelle il lui faut subir une série d'interventions avec plus ou moins de succès. L'une des opérations majeures se situe en mars 1916, où Moure a « libéré³⁴ » sa langue, « aussi profond que possible mais toute la partie libre ayant été enlevée, le peu que l'on a pu dégager ne donne aucun avantage pratique, étant trop court pour aider à la mastication ; les appareils dentaires modifieront un peu l'état de la bouche et me permettront de causer plus distinctement, mais pour manger, seront nuls faute de langue³⁵ ». Les difficultés de mastication apparaissent ici très lourdes, l'obligeant à se faire faire un canard pour favoriser l'alimentation et rendant évidemment les repas « chez des amis ou au restaurant, très gênant³⁶ ». Albert Jugon semble avoir été un patient particulièrement docile, acceptant toutes les interventions proposées, espérant toujours, comme d'autres défigurés, que sa reconstruction s'achèverait rapidement : « On a fait tout ce que l'on a voulu comme opérations et on continuera, si l'on arrive aux résultats recherchés, et que je puisse vivre normalement³⁷ ». On perçoit un gros investissement du défiguré dans les capacités de la chirurgie à lui rendre une vie « normale ». Son état moral paraît fluctuer en fonction des opérations proposées et des résultats obtenus. Si l'investissement dans la chirurgie apparaît important, en même temps, Jugon pose sur son aspect un regard froid, ne se faisant guère d'illusion sur les miracles possibles de ses opérations réparatrices.

L'une d'elles l'a néanmoins considérablement amélioré. Elle a été pratiquée en janvier 1916, soit plus d'un an après la première opération. De cette opération, Jugon espère beaucoup. Il affirme ainsi : « Cette opération est une des grosses qui restent à faire et changera, je l'espère, mon aspect, je crois qu'elle n'a rien d'absolument dangereux et je n'en préviens personne que la surprise sera meilleure. »

Sur les résultats obtenus, Jugon se montre dans un premier temps plutôt enthousiaste, en tout cas, il dit sa satisfaction de voir le trou qu'il portait au milieu du visage enfin comblé : « Personnellement, me voilà complètement remis sur pied, l'opération a parfaitement réussi et aujourd'hui tout le vide existant entre le nez et la joue droite est comblé ; c'est un des points les plus difficiles qui restait à faire, il y aura encore quelques retouches à faire au nez et à

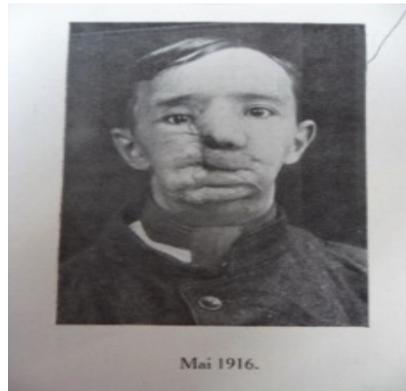
³⁴ Ibidem.

³⁵ Lettre d'avril 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

³⁶ Ibidem.

³⁷ Ibidem.

la lèvre supérieure mais ces interventions ne sont rien auprès de l'autre³⁸. Il modère cependant son enthousiasme se plaçant dans une perspective plus lointaine, écrivant sèchement à son frère : « Malgré tout ce que l'on me fera, je resterai affreusement défiguré, et affaibli dans mon état physique et la faible pension qui me sera servie, sera nécessaire pour permettre des soins délicats dont je pourrais avoir besoin d'ici quelques années³⁹».



Source : Georges Gelly, Appel en faveur d'un foyer pour les gueules cassées, Etampes , Editions d'Art de la Société régionale d'imprimerie et de publicité, 1926, imp. M. Dormann et Cerf réunies, 28 p.

Cette grosse opération le place à nouveau dans l'attente d'autres opérations à venir, devant apporter elles aussi des améliorations, sans doute moins spectaculaires mais tout aussi nécessaires. Au début de l'année 1916, le travail de reconstruction de Moure n'est pas encore achevé. Fin mars, le chirurgien tente une greffe pour refaire sa narine droite, prélevée sur l'oreille. C'est un échec. Pour Jugon, ce n'est qu'un « petit malheur⁴⁰» préférant retenir de l'intervention le fait qu'elle ait permis de lui « rouvrir cette narine qui s'était refermée⁴¹».

³⁸ Lettre de janvier 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

³⁹ Ibidem.

⁴⁰ Lettre du 4 mai 1916, archives de la famille Tranier-Jugon..

⁴¹ Lettre du 4 mai 1916, archives de la famille Tranier-Jugon..

Mais sa patience est mise à mal en avril 1916, lorsque le dentiste fait à nouveau défaut. En effet, celui qui le soignait a été transféré et son remplaçant ne lui « inspirait pas confiance, je n'ai pas voulu me faire soigner par eux. Il énonce clairement les motivations qui l'incitent à demander son transfert à Paris.

En dépit de l'aspect de l'atteinte et des différentes interventions prothétiques ou chirurgicales auxquelles il a répondu, Albert Jugon affirme de manière répétée qu'en dehors des interventions, il n'a jamais souffert « de quoi que ce soit ni ressenti aucun trouble qui puisse me faire entrevoir des conséquences fâcheuses⁴²». Cependant, il se disait particulièrement fatigué après les interventions, essentiellement du fait des anesthésies à la novocaïne ou à la cocaïne⁴³....

De son hospitalisation à Bordeaux et de sa relation à Moure, Albert Jugon en a gardé un bon souvenir, reconnaissant que celui-ci l'avait « très bien arrangé et sans cette question de dentiste, il m'aurait très bien fini⁴⁴».

Son impatience de voir enfin son visage reconstruit ne sera pas atténuée par son changement de formations. En effet, un mois après avoir été transféré à Paris, au Val-de-Grâce, dans le service de Morestin, Albert Jugon se plaint de n'avoir toujours pas rencontré celui-ci. Surtout, il se retrouve dans un univers hospitalier tout entier constitué de défigurés de la guerre, il n'est plus comme il l'était à Bordeaux, « un sujet très intéressant ». A Paris, « mon cas tombe dans la banalité⁴⁵» constate amèrement Jugon. Comme à Bordeaux, le travail de reconstruction du visage de Jugon est obstrué par le très grand nombre de blessés au visage à reconstruire, entre 500 et 600 dont les deux-tiers fraîchement évacués du front. Albert Jugon se trouve ainsi placé en concurrence avec les blessés récents, lui, dont le visage a été partiellement reconstruit déjà pendant près d'un an et demi à Bordeaux. Cette situation d'attente lui procure à nouveau le cafard. Au point qu'il envisage même de retourner à Bordeaux, regrettant en partie sa démarche de solliciter un transfert sur Paris.

De ses premiers mois passés au Val-de-Grâce, Albert Jugon en retient surtout l'attente sans fin d'une éventuelle intervention. En novembre 1916, soit plus de six mois après son entrée dans le service de Morestin, il dressait un bilan rempli d'amertume, regrettant n'avoir subi qu'une seule opération pendant ce temps.

⁴² Lettre d'avril 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁴³ Lettre du 7 avril 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

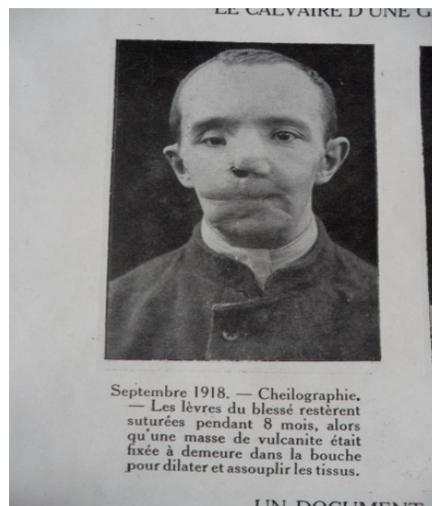
⁴⁴ Lettre de juin 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁴⁵ Ibidem.

Ajoutant : « C'est peu... Je veux quand même et toujours espérer que mon heure viendra et que l'on s'en occupera d'une façon plus sérieuse ou plutôt plus suivie(...)»⁴⁶. Le 11 novembre 1916, il subit une grosse opération au niveau de la lèvre.

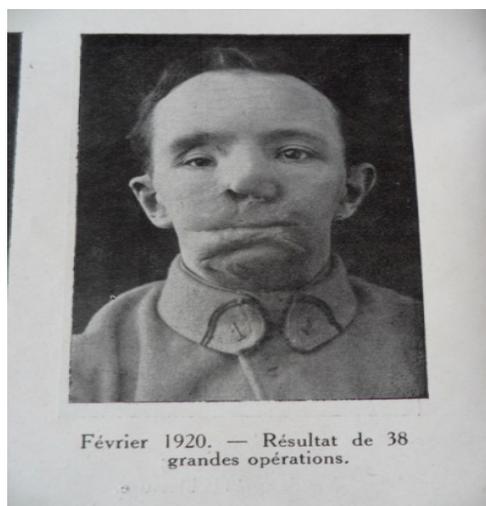
Les interventions suivantes s'inscrivent dans une sorte de banalisation de l'acte de reconstruction.

A l'Armistice, Albert Jugon choisit de rester au Val-de-Grâce, devenant infirmier et aidant ses compagnons d'infortunes jusqu'à sa démobilisation, un peu plus d'un an après, en janvier 1920. Morestin lui a refait en partie son visage. L'opération la plus lourde est sans doute celle réalisée au niveau des lèvres, l'obligeant à les maintenir closes pendant huit mois. A la mort de Morestin, en 1919, Jugon n'a pas voulu être opéré par son remplaçant, préférant conserver le « visage que lui avait fait Morestin⁴⁷», répétait-il à sa fille Alice. C'est celui qui apparaît sur la photographie datée de février 1920. Peut-être aussi avait-il accepté ce nouveau visage ou simplement, était-il lassé par les interventions successives.



⁴⁶ Lettre de novembre 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁴⁷ Entretien avec la fille d'Albert Jugon, Alice, en novembre 2013.



Source : Georges Gelly, Appel en faveur d'un foyer pour les gueules cassées, Etampes , Editions d'Art de la Société régionale d'imprimerie et de publicité, 1926, imp. M. Dormann et Cerf réunies, 28 p.

2. LA RECONSTRUCTION DU LIEN SOCIAL

ALBERT JUGON : L'IMPACT DE SON APPARENCE SUR LES LIENS FAMILIAUX

Dès les premières lettres à son frère, Henri endosse le rôle de messenger auprès de ses proches. Il transmet ainsi les dires d'Albert sur les circonstances de sa blessure et sur l'ampleur de l'atteinte. Mais la correspondance ouverte entre les deux frères leur permet de se découvrir. De toute évidence, la mutilation d'Albert a contribué à les rapprocher passant d'une relation toute fraternelle à une relation faite de confiance et de confidences.

A Henri revient la charge de « préparer le terrain » auprès des membres de la famille, à sa nouvelle apparence et aussi à ses troubles d'ordre fonctionnels, ses difficultés d'élocution et d'alimentation.... « car il leur sera aussi très pénible d'apprendre que je ne pourrais vraisemblablement plus manger de solide et il vaut mieux qu'elles y soient faites avant mon retour que d'être mises directement en présence de la réalité⁴⁸».

⁴⁸ Lettre du 7 avril 1916, archives de la famille Tranier-Jugon..

Il leur rend visite pour la première fois à Argenteuil, en mai 1916. Sa première impression après ce premier contact : « J'ai trouvé la famille tout à fait normale⁴⁹ », écrivait Albert. Seule sa jeune nièce semble avoir éprouvé quelques difficultés avec l'apparence d'Albert. En effet, la petite fille « ne voulait rien chiquer aux premières heures de mon arrivée », regrettait Albert, « mais a été vite habituée bien que ma blessure l'impressionne un peu⁵⁰ ». Après la phase d'adaptation, il accorde beaucoup d'affection à cette dernière.

L'une des lignes les plus fortes de la reconstruction du lien intime d'Albert a trait à sa relation avec sa fiancée, Angèle, qu'il connaissait avant la guerre mais que cette dernière a bouleversé. Albert reconnaissait qu'il aurait pris la décision de se fiancer avec elle et de l'épouser, si la guerre n'était pas venue mettre un terme à tout cela. Ils n'étaient pas encore officiellement fiancés mais avouaient une attirance l'un pour l'autre. Leur relation repose donc avant tout sur un engagement moral. Avant son départ à la guerre, Albert a écrit une lettre à Angèle, et convaincu qu'il allait mourir, s'est ouvert à elle sur ses sentiments. Cette lettre a « fini de me donner son cœur, d'où elle put s'estimer ma fiancée⁵¹ », achevait Albert.

Angèle est l'objet de tensions familiales, la famille d'Albert dans son ensemble a envisagé d'un mauvais œil la possibilité d'une union. Son frère Henri ne semble pas approuver sa relation avec Angèle. Le motif mis en avant a trait à la santé délicate de la jeune femme même si rien n'est dit sur la source de sa fragilité. Albert lui-même reconnaissait dans une lettre de novembre 1915, qu'elle serait « meilleure cliente pour le pharmacien que pour le boulanger⁵² ». A cela s'ajoutent des reproches sur ses origines sociales. Ainsi, dans une lettre de juin 1916, Albert l'a décrit comme une « enfant du peuple et d'un rang social très modeste, comme nous du reste, mais n'ayant pas un développement intellectuel supérieur, ce qui la fait porter des jugements plus ou moins téméraires. Si elle devient femme comme cela est très probable, je me propose d'en faire un peu l'éducation⁵³ », écrivait Albert, en juin 1916. Sans toutefois renoncer à elle.

Angèle n'a pas failli lorsqu'elle s'est rendue au chevet d'Albert. Ce dernier admettait qu'elle avait fait preuve d'une grande force morale à l'annonce de « sa blessure (qui disait mort) lui fut très douloureuse et dès qu'elle put venir me

⁴⁹ Lettre de mai 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁵⁰ Lettre de mai 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁵¹ Lettre de novembre 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁵² Ibidem.

⁵³ Lettre de juin 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

voir, elle sacrifia tout, même sa santé pour le faire et après m'avoir vu⁵⁴», écrit Albert en mars 1916. « Dans le piteux état où j'étais sans broncher, elle n'a pas modifié sa ligne de conduite, au contraire, elle m'a remonté par de bonnes et affectueuses paroles et je puis bien dire, aujourd'hui que je suis à peu près sauvé, que sa présence, ses paroles et son souvenir ont contribué largement à m'empêcher de mourir car pour elle je me suis pendant 15 jours défendu contre la mort⁵⁵».

Si Angèle a donné toutes les preuves de son attachement à Albert, ce dernier cependant a peu à peu pris ses distances avec la jeune femme. C'est Albert qui prend finalement la décision de la séparation.

Son attitude tient pour l'essentiel à sa nouvelle apparence. En effet, Albert met en avant que lorsqu'il s'est rendu compte de son état, il a modifié peu à peu sa relation avec elle. Dans une lettre date de mars 1916, soit quelques semaines après la grosse intervention comblant le vide au milieu de son visage, Jugon affirme qu'il « sera un devoir avant d'entreprendre des demandes plus sérieuses (et cela quand je serai guéri) de lui donner la liberté de reprendre sa parole, car malgré tout ce que l'on fera, je resterai affreusement défiguré, et affaibli dans mon état physique⁵⁶».

Si Albert n'a jamais douté de son amour, il a remis en cause ses propres capacités à mener une vie normale. Peu de temps après sa grosse opération de janvier 1916, il faisait part à nouveau à son frère de ses inquiétudes sur le temps de l'après reconstruction, en particulier sur sa capacité à fonder un foyer. Sans doute a-t-il voulu ainsi préserver Angèle. Peut-être aussi a-t-il senti qu'une barrière s'était glissée entre eux du fait de sa nouvelle apparence, doutant de l'aptitude d'Angèle à accepter les contraintes/obstacles liées à sa défiguration. L'accès à des lettres écrites par Angèle à des tiers par Albert⁵⁷ (sans qu'il ne soit précisé leur position) sur ses impressions après avoir été confrontée à son visage détruit, l'a peut-être fait douter de ses capacités à endurer le choc et les conséquences de la défiguration sur le long terme. Peut-être y a-t-il vu une forme de trahison.

⁵⁴ Lettre de mars 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁵⁵ Ibidem.

⁵⁶ Lettre de mars 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁵⁷ Lettre de juin 1916, archives de la famille Tranier-Jugon.

La rupture intervient en octobre 1916. Les retards pris dans la reconstruction de son visage, notamment au Val-de-Grâce, ont probablement achevé de convaincre Albert de détacher Angèle de sa vie.

La rupture ne relève pas de l'initiative d'Angèle, placée devant la décision d'Albert. Ce dernier n'est pas revenu sur sa décision de 1916. Il s'est marié au lendemain de la guerre avec Louise, une jeune femme beaucoup plus jeune que lui. Ils fondent effectivement un foyer puisqu'ils ont ensemble deux enfants, Alice et Malou. Ils divorcent en 1949, démarche peu courante à cette période. Albert se tourne vers une autre compagne qui le soutiendra jusqu'à sa mort, dix ans plus tard, en 1959. Il est mort, peut-on lire dans un bulletin de l'Union des blessés de la face, « entouré des soins les plus attentifs de son épouse dévouée et de ses camarades de Moussy, où il s'était réfugié, ses forces l'abandonnaient de jour en jour. (...) Le 27 avril, à 16 heures, entouré de son épouse et des membres de sa famille, il s'éteignit doucement(...)»⁵⁸.

AVEC LES AUTRES,

Les relations avec les autres s'ouvrent dans l'immédiat après atteinte, au sein de l'univers hospitalier. Albert Jugon a suscité chez ses camarades de chambré la même affection. Son niveau d'études l'autorisait ainsi à assurer un travail de secrétaire, rédigeant leurs lettres mais aussi les aidant dans leurs démarches pour obtenir des renseignements, des permissions. En retour, certains d'entre eux n'hésitaient pas à l'inviter chez eux lors de permission.

C'est avec ses compagnons de l'hôpital de Bordeaux qu'il partage en septembre 1915, soit un peu plus d'un an après sa blessure, l'un des moments de reconnaissance accordée par la nation pour sa conduite à la guerre et pour l'atteinte reçue⁵⁹. Albert Jugon confiait à Henri toute sa satisfaction à la recevoir : « Certes ce geste de la Patrie m'a touché et dans cela sont des réconforts que l'on ne soupçonne pas quelquefois. Personnellement, j'ai été heureux de recevoir cette distinction, qui représente le devoir et la valeur, non point qu'elle me fut due, mais sincèrement j'ai tout de même conscience de la porter honorablement⁶⁰ ». La cérémonie de sa remise de décoration s'est

⁵⁸ Bulletin de l'UBF, hors-série consacré à la mort de Jugon en 1959.

⁵⁹ Il n'est pas mentionné dans le registre matricule de Jugon la nature de cette décoration.

⁶⁰ Lettre du 5 octobre 1915, archives de la famille Tranier-Jugon.

accompagnée d'une prise d'armes « assez grandiose⁶¹ » admettait Jugon. Une cinquantaine de blessés l'accompagnait à l'occasion et une « foule assez nombreuse⁶² » l'a acclamé. Ses compagnons auraient même « déchaîné un ouragan de hurrahs au moment psychologique⁶³ ». Ils ont traversé ensemble la ville où « tout le chemin a été ovations sur ovations⁶⁴ ». Plus tard, « tous les poilus du réfectoire ont poussé un hurra⁶⁵ », achevant la cérémonie par un vin d'honneur. Albert Jugon envoya à sa famille une photographie de lui avec sa décoration.

Cette cérémonie de reconnaissance trouve son prolongement au sortir de la guerre, avec d'autres compagnons d'infortunes, lorsqu'ils sont conviés cette fois à assister à la cérémonie du traité de paix, fin juin 1919, à Versailles. A l'occasion, la photographie carte-postale des « Cinq » gueules cassées fixe à jamais le visage d'Albert Jugon dans l'Histoire⁶⁶. C'est le deuxième à partir de la gauche, le profil le moins atteint tourné vers l'objectif du photographe, l'œil gauche artificiel restant figée, mi-clos.



⁶¹ Lettre de septembre 1915, archives de la famille Tranier-Jugon.

⁶² Ibidem.

⁶³ Ibidem.

⁶⁴ Ibidem.

⁶⁵ Ibidem.

⁶⁶ Photographie d'un photographe resté anonyme sur laquelle se trouve de droite à gauche : Eugène Hébert, un ami d'enfance d'Albert Jugon, mobilisé au 315^e régiment d'infanterie, décédé en 1957, Henri Agogué, du 4^e bataillon de chasseurs à pied, mort en 1935, Pierre Richard, du 102^e bataillon de chasseurs à pied, mort en 1965 et tout à fait à gauche, André Cavalier, appartenant au 2^e zouave, blessé à Dixmude, le 4 mai 1915, et le dernier des Cinq, à décéder, en 1976.

La photographie se lit de manière inverse à la lecture occidentale, de la droite vers la gauche, les défigurés mettant en avant les décorations portées sur le côté gauche de leurs uniformes. Elle insiste sur les décorations reçues tout en plaçant plus à l'ombre la marque de la guerre sur leurs visages. Quelques instants après la photographie, c'est une caméra qui les saisit à la sortie de l'évènement, où, selon l'un d'entre eux, « ils ont fait sensation ».

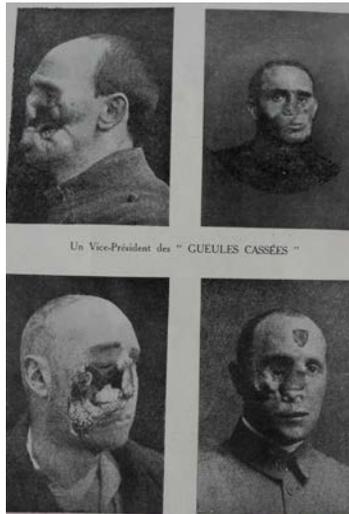
Clemenceau est à l'initiative de leur présence à la cérémonie. Le gouverneur militaire de Paris a pris contact avec le médecin-chef du service des « faciaux » de l'hôpital du Val-de-Grâce afin de désigner une délégation de cinq blessés. Deux cents se trouvaient encore en traitement à cette date. Le choix du médecin-chef Morestin s'est porté sur l'un des plus anciens d'entre eux : Albert Jugon. Morestin l'a chargé de compléter la petite délégation en retenant quatre autres « frères de souffrance » que l'on retrouve sur la carte postale.

Le Président du Conseil aurait placé les Cinq mutilés de manière à ce que tous les participants au traité ne puissent les éviter et soient contraints de passer devant eux avant de rejoindre la table où se trouver le traité. La presse s'est tournée quasi-exclusivement vers les défigurés, tant l'aspect inédit et spectaculaire de leur mutilation a retenu l'attention des journalistes. Alors que d'autres catégories de mutilés avaient été invitées à la cérémonie notamment des amputés, des aveugles.

Si sa présence à la cérémonie du traité de Versailles, le 28 juin 1919, apparaît prestigieuse, elle témoigne aussi d'une certaine reconnaissance de la Nation à l'égard de ceux qui ont tant souffert dans leurs chairs et au premier rang desquels s'inscrivent les défigurés comme emblématiques de cette souffrance. Il en va de même lors du défilé de la victoire, le 14 juillet 1919, où des défigurés se trouvaient en tête de cortège avec d'autres mutilés. Mais il ne s'agit que d'épiphénomènes, les cérémonies ayant valeur de réparation morale.

En effet, la société de l'après-guerre est devenue peu soucieuse du sort des blessés qui rappelait, dans certains cas aussi, révélaient la brutalité de l'expérience de guerre. En témoigne le discours associatif, comme l'ensemble des associations de mutilés, est avant tout un discours revendicatif : sur la question des pensions, ils n'ont cessé de réclamer une ré-évaluation de leur taux d'invalidité, n'hésitant pas à exhiber en masse leurs blessures pour l'obtenir, revendication sur la question de l'emploi ou de ré-emploi avant que n'intervienne dans leur cas, la question d'un lieu où ils pourraient se retrouver ensemble.

En fait, on passe d'une hypervisibilité à l'occasion ces évènements à la nécessité de mettre en place une sociabilité entre anciens combattants défigurés. Une solidarité très forte entre les défigurés est née dans l'enceinte de ces formations médicales. Dès février 1916, Albert Jugon, encore hospitalisé à Bordeaux, évoquait la nécessité de mettre en place un « foyer » pour ses compagnons atrocement défigurés. Sa démobilisation n'intervient que le 29 janvier 1920. Elle le laisse, lui et les autres défigurés, dans une grande détresse, morale et physique. Albert Jugon se réfugie alors chez sa mère. C'est chez elle qu'il convie pour un dernier repas avant la séparation, d'anciens camarades du Val-de-Grâce. Il ne s'agit pas de revenir sur les circonstances de la création de l'association, seulement d'insister sur le rôle tenu par Albert Jugon. Le soir avant de se quitter à la gare d'Argenteuil, l'un d'eux exprima la pensée de tous : « Mais ne pourrait-on se retrouver, nous sommes des frères maintenant, et le soutien de quelques-uns pourrait aider tous ceux qui n'en n'ont pas ?⁶⁷ » Quelques jours plus tard, Jugon se retrouve avec de nombreux autres mutilés dans un centre de réforme attendant là depuis des heures voire des journées entières pour obtenir une revalorisation de leur pourcentage d'invalidité. Il y croise Bienaimé Jourdain.



Source : Georges Gelly, Appel en faveur d'un foyer pour les gueules cassées, Etampes , Editions d'Art de la Société régionale d'imprimerie et de publicité, 1926, imp. M. Dormann et Cerf réunies, 28 p.

Dans l'attente du centre de réforme, les deux blessés font connaissance. Entre eux naît une grande amitié. Jugon lui expose son idée d'amicale pour les blessés

⁶⁷ Lettre d'Alice Tranier-Jugon à l'UBF.

de la face afin de pouvoir se retrouver et soutenir tous ceux qui seraient incapables de se défendre. Ils décident de se réunir pour donner une forme à ce projet, le 21 juin 1921, dans une salle du Petit Journal. Est créé un comité provisoire puis l'association des « blessés de la face ». L'appellation gueules cassées serait intervenue après un refus opposé à Picot d'assister à une cérémonie organisée à la Sorbonne⁶⁸. La précocité de la création de la première association spécialisée en fonction de la nature de la blessure témoigne de l'impérieux besoin exprimé de s'entraider mais aussi de se retrouver ensemble. En ce sens, nul doute que l'association a joué pour beaucoup un rôle de substitut au cercle familial dans les cas de « défaillances », et dans les autres cas, de complément indispensable.

Dans la mise en place d'une structure pour se retrouver entre gueules cassées et fonder ainsi une autre famille, on peut voir le désir de se retrouver entre défigurés, après avoir vécu, comme c'est le cas des autres anciens combattants, une expérience incommunicable participant d'un indicible, celle de la défiguration. Peut-être doit-on y voir aussi la volonté de transposer au temps de paix, l'expérience de sociabilité vécue ensemble dans les différents lieux de soins/reconstruction.

Le dénuement dans lequel certains d'entre eux se sont retrouvés après la guerre, a incité Jugon à prévoir un lieu où ils pourraient être accueillis et vivre ensemble. Son vœu de fonder un foyer émis pendant la guerre sera comblé doublement, en 1927 par l'acquisition du château de Moussy-le-Vieux et plus tard, en 1935, avec celle du Coudon, dans le Var. Le caractère de refuge attribué à ces « maisons » trouve son origine dans la sociabilité née dans les lieux de souffrance. Les liens de fraternité et de solidarité construits entre les défigurés, que ce soit à Bordeaux ou à Paris ou dans les autres centres de restauration faciale, ne se sont pas démentis.

Le parcours de Jugon après la création de l'Union des Blessés de la face se confond avec celui l'association et il apparaît difficile de le saisir en dehors de ce

⁶⁸ « A l'entrée un garde l'arrêta, -Avez-vous, monsieur, une invitation ? -Non, mais je suis un mutilé de guerre, colonel en service, et actuellement au Val-de-Grâce. - Impossible, monsieur, de vous laisser passer si vous n'avez pas une convocation. A ce moment-là, Picot fut légèrement bousculé par un homme, qui sortant rapidement une vague carte de sa poche dit entre ses dents : député ! et passa, salué respectueusement par le garde. (...) Picot insiste, et comme lui grommelle : « gueule cassée ». On s'efface, et Picot entre fièrement dans la place. C'est le nom qui désignera désormais les blessés de la face ».

cadre/ très peu de trace en dehors. Il a repris son travail d'employé de banque à Paris, le conjuguant avec ses activités de trésorier de l'association. On trouve différents moments de la sociabilité au sein de l'association des blessés de la face. Sa fille Alice témoignait de l'attitude de son père lorsqu'il devait intervenir en public, en dépit de ses difficultés d'élocution : « Il imposait son visage », explique-t-elle. C'est sans doute là, le moyen le plus adéquate trouvé par Albert Jugon pour affronter l'autre, en forme de défiance, imposant aussi la marque de la guerre/ signifiant sa conduite héroïque sur le champ de bataille, lui permettant aussi d'apprivoiser sa peur de l'autre.

CONCLUSION

Albert Jugon est resté défiguré en dépit de ses multiples interventions reconstructrices et les problèmes psychologiques liés à sa mutilation ont primé sur un autre aspect moins visible, celui de l'impact de la rencontre avec la mort sur le champ de bataille. Son geste de retourner sur les lieux de sa blessure, après la guerre, à Ville-sur-Tourbe, et non sur les lieux de ses combats, à Rossignol, rend compte de la supériorité de l'expérience de la défiguration sur celle du feu. L'atteinte visible a pris le pas sur l'atteinte invisible dans son expérience de guerre.

Recibido: 26 de octubre de 2014

Aceptado: 3 de noviembre de 2014

Sophie Delaporte, maître de conférences, habilitée à diriger des recherches à l'Université de Picardie, attachée au laboratoire de recherches CHSSC et je suis spécialiste de l'histoire du corps, des traumatismes, des soins et de ses représentations pour la période contemporaine, XIXe-XXIe. sophie.delaporte@u-picardie.fr